

Angèle Kremer-Marietti, *La philosophie cognitive*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? » n° 2817), 1994, 128 p.

Jean-Pierre Marquis

Volume 23, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027417ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027417ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marquis, J.-P. (1996). Compte rendu de [Angèle Kremer-Marietti, *La philosophie cognitive*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? » n° 2817), 1994, 128 p.] *Philosophiques*, 23(2), 461–464. <https://doi.org/10.7202/027417ar>

Angèle Kremer-Marietti, *La philosophie cognitive*, Paris, PUF (coll. « Que sais-je ? » n° 2817), 1994, 128 p.

Le titre de ce petit livre de cent vingt-huit pages devrait en étonner plusieurs. L'expression « la philosophie cognitive » était jusqu'à présent inédite, si ce n'est une apparition dans un très bref article du même auteur paru en 1992 dans le supplément annuel de l'*Encyclopédie Universalis*. Bien sûr, le terme « cognitif » renvoie aux sciences cognitives, où figurent ou ont figuré — car dans ce secteur comme dans tous les autres les frontières se redéfinissent régulièrement — des disciplines aussi diverses que l'anthropologie, la sociologie, la psychologie, la neuropsychologie ou plus généralement les neurosciences, la linguistique et l'informatique. Ces différents secteurs ont en commun un même objet d'étude qui touche de près ou de loin la connaissance ou plus généralement les représentations symboliques de l'esprit ou d'un sujet connaissant. Mais ce renvoi suggère plutôt une étude qui porterait le titre « philosophie des sciences cognitives », qui serait analogue, par exemple, à la philosophie de la physique. Nous nous attendrions alors à ce que l'ouvrage soit consacré à des problèmes conceptuels liés à la discipline en question, à un travail proprement

épistémologique dont l'objet serait la nature et le bien-fondé des théories, de la pratique expérimentale et des présupposés des sciences cognitives.

Mais voilà, le livre s'intitule « la philosophie cognitive ». L'auteur elle-même en est pleinement consciente : « Les *sciences cognitives* — en fait, précisément, “ les sciences et les technologies de la cognition ” — et la *philosophie cognitive* se distinguent de l'épistémologie en ce sens qu'elles n'ont pour objet ni les concepts métathéoriques des langages scientifiques ni les concepts théoriques des différentes sciences, mais — et quels que soient leurs contenus — *les processus cognitifs* eux-mêmes » (p. 6). Ceci étant clarifié, nous nous demandons alors en quoi la philosophie cognitive se distingue de la philosophie de la connaissance traditionnelle. Si la philosophie de la connaissance traditionnelle s'intéresse autant à ce qui est connu (l'objet de la connaissance) qu'au statut de cette connaissance (sa justification, sa valeur de vérité) ainsi qu'à la façon dont cet objet est connu (la source de la connaissance) la philosophie cognitive, selon l'auteur, n'aborde que les questions reliées aux modes de connaissance, au « comment » de la connaissance. Ainsi, « sur l'apport des sciences cognitives, la philosophie cognitive peut se donner le projet d'édifier l'architecture de la cognition en dégageant comment se trouvent traitées et intégrées les diverses catégories d'information dans les organismes supérieurs ; et comment ces derniers forment et manipulent leurs représentations » (p. 9). La philosophie cognitive ne cherche donc pas à faire une critique des sciences cognitives mais plutôt à construire, en coordonnant les principaux résultats de ces dernières, l'architecture de la connaissance des organismes supérieurs. La philosophie cognitive aurait ainsi pour but d'élaborer une synthèse des différents résultats, tant théoriques qu'empiriques, provenant des disciplines impliquées, synthèse qui permettrait de mettre à jour des solutions à des problèmes fondamentaux dans ces sciences ou encore de les reformuler pour qu'ils puissent ensuite être traités adéquatement. Il va de soi que la philosophie cognitive entretiendra des liens privilégiés non seulement avec les sciences cognitives, mais également avec l'épistémologie traditionnelle ainsi que tous les secteurs de la philosophie qui sont touchés de près ou de loin par les sciences cognitives, soit la philosophie de l'esprit, la philosophie de la connaissance, la philosophie du langage, la philosophie de l'art, la philosophie des sciences et la logique, pour ne mentionner que les principaux.

L'objectif de la philosophie cognitive est donc ambitieux et certainement honorable. Il faut bien avouer, cependant, que le livre présenté n'est pas à la hauteur du projet. Au mieux nous pourrions lui reconnaître le mérite d'amener des chercheurs à se joindre à l'entreprise et à l'élaborer selon leurs propres critères, car ceux qu'emploie l'auteur ne réussissent pas à nous convaincre ni de l'urgence de l'entreprise, ni de son bien-fondé, ni de son originalité, ni des fruits qu'elle pourrait engendrer.

Le livre comprend, outre l'introduction et la conclusion, trois chapitres, respectivement intitulés « Ce que nous apprend l'intelligence artificielle », « Réseaux de neurones et systèmes cognitifs » et « Le pluralisme cognitif ». Ce choix semble donc tourner autour de trois disciplines des sciences cognitives, soit l'intelligence artificielle, la neuropsychologie cognitive et la psychologie cognitive. Bien que ces trois disciplines occupent certainement à l'heure actuelle le devant de la scène des sciences cognitives, il nous semble que les objectifs propres de la philosophie cognitive auraient été mieux servis avec une présentation aménagée selon l'organisation des fonctions cognitives proprement dites, insérant au besoin l'apport de chacune des disciplines pertinentes. Le malheur avec l'organisation proposée, c'est qu'on y

entremêle les discussions concernant certains aspects de la connaissance avec des considérations proprement épistémologiques. Les contraintes propres à la collection « Que-sais-je ? » ont probablement forcé l'auteur à faire ces choix et l'ampleur des sciences cognitives actuelles rend ces décisions contestables, quelles qu'elles soient. Soyons donc charitables et examinons sans plus tarder le contenu de chacun des chapitres.

Le premier chapitre sur l'intelligence artificielle s'ouvre par un bref historique des rapports entre la philosophie et l'idée même d'une intelligence artificielle, du Golem de la tradition juïque aux automates modernes. Arrive alors la première digression sur Auguste Comte qui occupe six pages. Nous disons bien la première, car c'est là un des aspects surprenants de ce livre : de pareilles digressions se retrouvent dans tous les chapitres, ce qui nous donne à penser que le philosophe français a anticipé certains des aspects conceptuels les plus importants des sciences cognitives contemporaines. Cette insistance, pour ne pas dire cette obstination, à introduire Comte dans la discussion se comprend mieux lorsque l'on sait que l'auteur a déjà publié deux monographies et quelques articles sur ledit philosophe et le positivisme. Il va sans dire qu'étant donné la nature et les objectifs des sciences cognitives, les commentateurs contemporains ont le loisir de choisir leur philosophe préféré pour comparer ou trouver dans les écrits de ce dernier des éléments qui semblent anticiper le discours actuel. Il s'agit toujours là d'un jeu dangereux car nous courons non seulement le risque de trahir la pensée de l'auteur en question, mais aussi celui de déformer singulièrement le cadre des recherches examinées. Cela dit, l'exercice peut quand même, parfois, mener à des mises en perspective éclairantes et heureuses, qui permettent de mieux comprendre certains des enjeux, des innovations et des dangers des développements présents, bien que ce ne soit pas le cas ici.

Vient ensuite un très bref survol de l'histoire de l'intelligence artificielle qui mène très rapidement aux réseaux de neurones formels. Cette rapidité semble être une conséquence des convictions de l'auteur quant aux objectifs de la philosophie cognitive car, comme elle l'affirme elle-même, « le traitement parallèle, qui est le traitement spécifique du connexionnisme, apporte la connaissance de la microstructure de la cognition » (p. 35). Le reste du chapitre comprend une présentation très succincte de certaines des principales avancées de l'intelligence artificielle, de ELIZA aux systèmes experts, ainsi que certaines des limites inhérentes à ces recherches, en particulier les questions reliées à la création.

Le second chapitre porte sur la neuropsychologie cognitive, donc sur les liens entre l'organisation cérébrale et les facultés cognitives. Le chapitre glisse rapidement de considérations portant sur le système nerveux, l'organisation cérébrale et des hypothèses de la localisation fonctionnelle et du modularisme à des considérations philosophiques beaucoup plus générales sur la nature de la pensée, telle que conçue principalement par Hobbes et Comte. Nous ne pouvons nous empêcher ici de penser à l'article de Patricia Churchland sur la philosophie et les neurosciences, et de constater à quel point cet article montre comment un dialogue entre lesdites sciences et la philosophie peut s'avérer fructueux pour les deux parties alors que le livre de Kremer-Marietti, au contraire, suggère que nous sommes devant l'éternel retour du même...

Le dernier chapitre aborde les présupposés et les acquis de la psychologie cognitive, plus particulièrement les questions reliées au fonctionnalisme et au dualisme corps-esprit. L'auteur présente brièvement

les arguments de Searle contre la possibilité de l'intelligence artificielle et poursuit le débat en discutant le monisme de Chomsky et le fonctionnalisme de Fodor. Le tout se termine par une présentation plus générale sur la nature de la compréhension et de la symbolisation, plus particulièrement sur les architectures symboliques de Newell *et al*.

Nous pouvons nous interroger sur le public visé par ce livre. En effet, celui qui connaît déjà un tant soit peu l'histoire et les enjeux des sciences cognitives n'y trouvera ni nouvelles informations ni synthèse clarifiante. Par ailleurs, le néophyte risque d'y comprendre somme toute bien peu de choses et devra compléter sa lecture par des écrits plus substantiels ; autrement dit, il devra s'en remettre à une autre lecture. Pour ce qui est du projet de mettre sur pied une philosophie cognitive, il ne fait aucun doute que le projet reste entièrement à faire et que ce livre aura bien peu contribué à le lancer sur la bonne voie.

Jean-Pierre Marquis
Département de philosophie
Université de Montréal
